HARVARD UNIVERSITY
THE DIVINITY SCHOOL

French Qualifying Exam, May 2016

Translate the following excerpt from an interview (2010) with philosopher Jean-Luc Marion where he reflects on the concept of "negative certainties".
You have one hour and may use one dictionary. Please write double-spaced and return the original text with your exam.

Il y a des questions sans réponse: Dieu existe-t-il ? Loin d'être aporétiques[1], ces certitudes que vous nommez « négatives » donneraient infiniment plus de certitudes que toute affirmation ?

JLM : On pense toujours connaître certainement. Connaître sans certitude signifierait connaître en doutant, soit ne pas connaître du tout. Hâtivement, on conclut donc qu'il n'y aurait de certitude qu'affirmative, que toute connaissance repose sur une certitude scientifique, dogmatique. Mais, demeurent des questions qui font sens, sans jamais trouver de réponse. Cette absence de résultat est négative et néanmoins certaine. C'est cet apparent paradoxe que j'ai tenté de combler par l'oxymore « certitude négative ». Or, cette aporie ne doit pas nous dispenser de les envisager. Bien au contraire, il se pourrait que leur négation nous apporte immensément plus de certitudes que toute réponse positive. Parce que ces phénomènes non-objectivables, tels que l'homme, Dieu, le don ou encore l'événement, sont peut-être ceux qui nous déterminent le plus essentiellement.

Comment alors envisager Dieu, en tant que « certitude négative » ?

JLM : Loin de vouloir démontrer l'existence de Dieu, à l'instar de saint Augustin, saint Anselme ou encore Descartes, j'ai souhaité montrer qu'il est impossible d'éradiquer la question de Dieu comme impossible: Dieu serait donc cet impossible, qui par son impossibilité « garantit » sa certitude somme toute négative. Contre tous les contre-sens, la mort de Dieu ne signe pas son arrêt de mort. Bien au contraire, la question de Dieu survit d'autant plus à la mort de Dieu. Il peut mourir, il n'en est pas moins Dieu; peut-être même plus. Être ou n'être pas, telle n'est pas la question de Dieu, car il crée sans être. Il se donne avant même d'être. En ce sens, Dieu est un phénomène saturé, car le surcroît du donné sur le discours ne pourra jamais être réduit. […] Mais loin de nous contraindre à une théologie négative ou apophatique[2], voire même au silence, Dieu est ce dont on n'a jamais fini de parler. De même qu'un musicien dispose de toutes les notes possibles, sans qu'aucune n'épuise le son, de même tout est dicible sur Dieu, sans qu'aucun mot ne tarisse sa source ni sa ressource : Dieu est l'espace de l'interprétation infinie. (366 words)

---

[1] aporétique = Engl. "aporetic". An *aporia* is an insoluble contradiction or paradox.

[2] Apophatic theology, also known as "negative theology", is a type of theological thinking that describes God by negation, speaking of God only in terms of what He is not (apophasis) rather than presuming to describe what God is.

HARVARD UNIVERSITY
THE DIVINITY SCHOOL

French Qualifying Exam, January 2016

Translate the following passage[1] where French scholar of Islam Louis Massignon reflects on the theological base of Islamic art, as seen in patterns such as the "arabesque" and the "blazon". You have one hour and may use one dictionary. Please write double-spaced and return the original text with your exam.

Le décor artistique musulman ne cherche pas à imiter le Créateur dans ses œuvres par le relief[2] et le volume des formes, mais l'évoque, par son absence même, dans une présentation fragile, inachevée, périssable comme un voile, qui souligne simplement, avec une résignation sereine, le passage fugitif de ce qui périt, et tout est périssable « excepté son visage[3] ». La matière de l'artiste est malléable, humble, sans épaisseur: du plâtre, du stuc, et l'ornementation comporte des incrustations au lieu de reliefs. Quant aux sujets, ce sont des formes géométriques, mais des formes géométriques ouvertes. C'est un rappel, une figuration sensible d'une thèse de théologie dogmatique fondamentale, à savoir que les figures et les formes n'existent pas en soi, et sont incessamment recréées par Dieu. Nous trouvons ainsi des polygones entrecroisés, des arcs de cercle à rayons variables, l'*arabesque*, qui est essentiellement une espèce de négation indéfinie des formes géométriques fermées, qui nous interdit de contempler, comme le faisait la pensée grecque, la beauté d'un cercle en lui-même, la beauté d'un polygone fermé comme d'un pentacle[4] magique et planétaire.

À côté des arabesques en stuc, nous trouvons des mosaïques et, lorsque les murs ou les planchers sont recouverts, des tapis. Ceux-ci appliquent un principe artistique qu'on peut appeler le principe du blason[5]. Il n'y a pas de nuances dégradées pour passer d'une teinte à une autre, car elle s'opposent, mais cinq couleurs au plus et des couleurs mates, sans transparence ni perspective, intenses. De même que dans les blasons, il s'agit avant tout d'affirmer des contrastes. [...] Il n'y a rien qui illustre mieux la thèse théologique qui nie la permanence formelle de la nature que la doctrine du blason, avec ses oppositions brutales de couleurs, ses fleurs et animaux fantastiques « pétrifiés ».

Nous pourrions, sur les autres aspects du décor de la vie, procéder à des analyses analogues: sur les coutumes qui règlent les salutations et les souhaits, sur la coupe des vêtements, et même sur l'assaisonnement des repas aux condiments heurtés et sans progression; tout le décor social culmine dans deux aspects qui nous amèneront ainsi au seuil même du Livre de la « récitation » sacrée, psalmodiée dans tout le monde musulman, qui s'appelle: le Coran.

(370 words)

---

[1] Louis Massignon, *Écrits Mémorables*, Robert Laffont, 2009, pp.422-423 (text written in 1939)

[2] relief = Engl. "relief" (as in « bas-relief »): sculptural technique giving the impression that the sculpted material has been raised above the background plane

[3] Quran 28:88

[4] pentacle = Engl. "pentacle": a five-point star circumscribed by a circle, a talisman

[5] blason = Engl. "blazon": an emblem similar to a coat of arms

HARVARD UNIVERSITY
THE DIVINITY SCHOOL

French Qualifying Exam, September 2015

Translate the following passage[1] where Michel Foucault reflects on the notion of the "government of men" in relation to a pastoral type of power whose model can be found in the Christian pastorate.
You have one hour and may use one dictionary. Please write double-spaced and return the original text with your exam.

Il faudrait faire une enquête approfondie sur l'histoire non seulement de la notion, mais des procédures et moyens mis en œuvre pour assurer, dans une société donnée, le "gouvernement des hommes". [...] Il semble que, pour les sociétés grecques et romaines, l'exercice du pouvoir politique n'impliquait ni le droit, ni la possibilité d'un « gouvernement » entendu comme activité qui entreprend de conduire les individus tout au long de leur vie en les plaçant sous l'autorité d'un guide responsable de ce qu'ils font et de ce qui leur arrive. [...] L'idée d'un souverain-pasteur, d'un roi ou magistrat-berger du troupeau humain ne se trouve guère que dans les textes grecs archaïques ou chez certains auteurs peu nombreux de l'époque impériale. [...]

C'est en Orient que le thème du pouvoir pastoral a pris son ampleur – et surtout dans la société hébraïque. Un certain nombre de traits marquent ce thème : le pouvoir du berger s'exerce moins sur un territoire fixe que sur une multitude en déplacement vers un but ; il a pour rôle de fournir au troupeau sa subsistance, de veiller quotidiennement sur lui et d'assurer son salut ; enfin il s'agit d'un pouvoir qui individualise en accordant, par un paradoxe essentiel, autant de prix à une seule des brebis qu'au troupeau tout entier. C'est ce type de pouvoir qui a été introduit en Occident par le Christianisme et qui a pris une forme institutionnelle dans le pastorat ecclésiastique : le gouvernement des âmes se constitue dans l'Église chrétienne comme une activité centrale et savante, indispensable au salut de tous et de chacun.

Or, les XV^{e} et XVI^{e} siècles voient se développer une crise générale du pastorat. Pas seulement et pas tellement comme un rejet de l'institution pastorale, mais sous une forme beaucoup plus complexe : recherche d'autres modalités de direction spirituelle et de nouveaux types de rapports entre pasteur et troupeau ; mais aussi recherches sur la façon de « gouverner » les enfants, une famille, un domaine, une principauté. La mise en question générale de la façon de gouverner et de se gouverner [...] accompagne, à la fin de la féodalité, la naissance de nouvelles formes de rapports économiques et sociaux et les nouvelles structurations politiques.

(363 words)

---

[1] Michel Foucault, "Sécurité, territoire et population" in *Résumé des cours au Collège de France, 1970-1982*, Paris, Julliard, 1989.

HARVARD UNIVERSITY
THE DIVINITY SCHOOL

French Qualifying Exam, May 2015

Translate the following passage[1] where French Jesuit theologian Henri de Lubac reflects on the notion of a common humanity united in a transcendent source.
You have one hour and may use one dictionary. Please write double-spaced and return the original text with your exam.

Il s'agirait d'abord de montrer à ceux qui ont compris qu'aucune fin plus restreinte que l'humanité même ne mérite d'être absolument aimée et cherchée [...] qu'ils sont dès lors obligés de regarder plus haut que la terre. Car une destinée transcendante, supposant elle-même l'existence d'un Dieu transcendant, est indispensable à la réalisation d'une destinée vraiment collective, c'est-à-dire à la constitution concrète d'une humanité. Sinon, ce n'est pas pour l'humanité, au fond, qu'on se dévoue : c'est encore pour d'autres individus, qui dans leur enveloppe éphémère n'abritent aucun absolu, et qui ne représentent pas une valeur essentiellement supérieure à la valeur de ceux qui leur sont sacrifiés. C'est, au bout du compte, pour une génération humaine – la dernière – qui pourtant n'est rien de plus que les autres, et qui passera comme les autres. Double raison de se décourager... « Je ne veux pas m'immoler à ce dieu terrible qui s'appelle la société future ! » s'écrie le personnage d'un roman russe contemporain. Protestation trop naturelle, que l'égoïsme peut bien inspirer, mais que la raison ne peut condamner. Car il n'y a pas de désintéressement qui tienne devant l'absurde, et ce n'est pas transformer le sacrifice en calcul d'exiger un Objet méritant qu'on s'y sacrifie. [...] De toute nécessité, il faut un Lieu où l'humanité, génération par génération, soit recueillie ; il lui faut un Centre où elle converge ; un Eternel qui la totalise ; un Absolu qui, au sens le plus fort du mot, au sens pleinement actuel, la fasse exister. Il lui faut un Aimant qui l'attire... Il lui faut – mais ce dernier point nous entraînerait en des réflexions d'une autre nature – un Autre à qui elle se donne.

Le Devenir[2], à lui seul, n'a pas de sens : c'est un autre nom de l'absurde... Et pourtant, sans une Transcendance, c'est-à-dire un Absolu présent, installé déjà au cœur de la réalité qui devient, la travaillant, la faisant réellement avancer, il ne peut y avoir indéfiniment que du devenir – à moins qu'une catastrophe ne vienne mettre une fin brutale à tout, et que l'absurde retrouve enfin, si l'on peut dire, la vérité de son être en devenant le néant.

(358 words)

---

[1] Source: Henri de Lubac, *Catholicisme: Les aspects sociaux du dogme* (English title: *Catholicism: Christ and the Common Destiny of Man*), 1938, pp. 309-311 (with minor changes).
[2] le devenir = l'avenir

HARVARD UNIVERSITY
THE DIVINITY SCHOOL

French Qualifying Exam, January 2015

Translate the following passage[1] where French historian, literary critic, and philosopher René Girard outlines his theory of mimetic desire, mimetic rivalry, and scapegoat mechanism.
You have one hour and may use one dictionary. Please write double-spaced and return the original text with your exam.

Il existe deux grandes approches modernes de la violence. La première – politique – tient l'homme pour naturellement bon et explique la violence par l'imperfection des structures, de la société, de l'oppression des classes populaires par les classes dirigeantes… La seconde – biologique – affirme que si la vie animale est naturellement paisible, l'homme seul est capable de violence ; Freud parlait de « l'instinct de mort » et aujourd'hui on recherche toujours le fameux gène de l'« agressivité » ! Face à ces deux approches restées stériles, j'en propose une troisième à la fois nouvelle et ancienne.

Aux besoins déterminés par l'instinct commun aux hommes et aux animaux, j'oppose le désir qui est le propre de l'homme. Le désir se manifeste quand nos aspirations se fixent sur un modèle, qui peut être la société tout entière – pensons aux phénomènes de mode par exemple – ou, plus fréquemment, une personne que nous admirons. On désire souvent la même chose qu'un bon ami. Tant que vous désirez le même livre ou la même cravate, il n'y a pas de problème, mais si vous désirez la même femme, alors apparaît le conflit. Shakespeare a parfaitement compris cela. En observant les hommes, on s'aperçoit que le désir mimétique imprègne toute la vie et sûrement plus encore aujourd'hui avec l'influence du cinéma et de la publicité. L'imitation […] caractérise l'homme et nous permet d'échapper aux appétits instinctifs des animaux, elle permet de construire notre propre identité.

Dès que nous désirons ce que désire un autre, nous nous efforçons de lui enlever l'objet convoité et la rivalité s'instaure inévitablement. Cette rivalité mimétique peut s'étendre et finir par miner l'unité de toute la société. La violence est alors à son comble[2] et le seul moyen d'en sortir est de réaliser l'unanimité contre un bouc émissaire[3] qui permet de rétablir l'unité brisée.

Par exemple les mythes commencent toujours par une crise et se terminent par un meurtre ou une expulsion collective. Il s'agit de crises mimétiques car la victime est choisie non pour des causes objectives, mais parce qu'elle sert d'ennemi commun et permet d'interrompre le conflit. […] Cette victime est le bouc émissaire chargé de tous les crimes et donc coupable aux yeux de la société.

(363 words)

---

[1] Source: La Nef n°150, June 2004 (with minor changes)

[2] comble = peak

[3] bouc émissaire = scapegoat

HARVARD UNIVERSITY
THE DIVINITY SCHOOL

French Qualifying Exam, September 2014

Translate the following passage[1] where Simone de Beauvoir reflects on our perception of old age. You have one hour and may use one dictionary. Please write double-spaced and return the original text with your exam.

Le jour venu, et déjà quand on s'en rapproche, on préfère d'ordinaire la vieillesse à la mort. Cependant, à distance, c'est celle-ci que nous considérons le plus lucidement. Elle fait partie de nos possibilités immédiates, à tout âge elle nous menace ; il nous arrive de la frôler ; souvent nous en avons peur. Tandis qu'on ne devient pas vieux en un instant : jeunes, ou dans la force de l'âge, nous ne pensons pas, comme Bouddha, être déjà habités par notre future vieillesse : elle est séparée de nous par un temps si long qu'il se confond à nos yeux avec l'éternité ; ce lointain avenir nous paraît irréel. Et puis les morts ne sont rien ; on peut éprouver un vertige métaphysique devant ce néant, mais d'une certaine manière il rassure. « Je ne serai plus » : je garde mon identité dans cette disparition.

À 20 ans, à 40 ans, me penser vieille, c'est me penser autre. Il y a quelque chose d'effrayant dans toute métamorphose. [...] Mais le désir de demeurer soi-même est généralement compensé dans le jeune âge par les considérables avantages du statut d'adulte. Tandis que la vieillesse apparaît comme une disgrâce : même chez les gens qu'on estime bien conservés, la déchéance physique qu'elle entraîne saute aux yeux. Car l'espèce humaine est celle où les changements dus aux années sont les plus spectaculaires. [...] Devant l'image que les vieilles gens nous proposent de notre avenir, nous demeurons incrédules ; une voix en nous murmure absurdement que ça ne nous arrivera pas : ce ne sera plus nous quand ça arrivera. Avant qu'elle ne fonde[2] sur nous, la vieillesse est une chose qui ne concerne que les autres. Ainsi peut-on comprendre que la société réussisse à nous détourner de voir dans les vieilles gens nos semblables.

Cessons de tricher ; le sens de notre vie est en question dans l'avenir qui nous attend ; nous ne savons pas qui nous sommes, si nous ignorons qui nous serons : ce vieil homme, cette vieille femme, reconnaissons-nous en eux. Il le faut si nous voulons assumer dans sa totalité notre condition humaine.

(354 words)

---

[1] Simone de Beauvoir, *La Vieillesse*, Gallimard, 1970.
[2] fondre sur = to swoop down /descend on (a prey)

HARVARD UNIVERSITY
THE DIVINITY SCHOOL

French Qualifying Exam, May 2014

Translate the following passage where French philosopher Paul Ricœur reflects on the nature of religious language. You have one hour and may use one dictionary. Please write double-spaced and return the original text with your exam.

La sorte de discours poétique en quoi consiste le discours de la foi est spécifié, venons-nous de dire, par la nomination de Dieu. Or c'est précisément en tant que *nomination de Dieu* que la foi appelle une intelligence spécifique. En effet, même si on admet, à la suite de William James, qu'il existe quelque chose comme une expérience religieuse – sentiment de dépendance absolue, confiance illimitée en dépit de toute raison de désespérer, ouverture sur un horizon de possibilités inouïes… –, cette expérience passe par le langage. Une foi qui n'est pas dite reste non seulement muette, mais informe. Or, en passant par le langage des hommes, le discours de la foi revêt une multitude de formes […] : récits, lois, prophéties, hymnes, écrits de sagesse. Cette articulation appelle l'intelligence à un triple titre[1] : on peut s'attarder sur un genre, par exemple le récit, pour y discerner comment, à travers lui, s'opère de façon originale la nomination de Dieu. On peut aussi considérer l'effet d'intertextualité qui résulte de la contamination d'un genre par l'autre. Mais on peut encore être attentif à la sorte de « retrait » du Nom, non seulement hors de chacun des genres pris séparément, mais hors du cercle que tous ensemble ceux-ci forment. Retrait qui ouvre le texte à l'infini, à l'inverse de la fermeture liée à la clôture du canon des Écritures.

L'intelligence que suscite l'approche des Écritures bibliques […] mérite d'être appelée herméneutique, dans la mesure où le rapport texte-lecteur engendre un travail interminable d'interprétation. Le lecteur, ici, c'est chaque fois une communauté confessante[2] qui se comprend elle-même en interprétant les textes qui fondent son identité. Un cercle, qu'on peut appeler cercle herméneutique, s'établit ainsi entre les textes fondateurs et les communautés d'interprétation. Dans la mesure où la compréhension des textes fondamentaux est, comme toute autre compréhension, finie, bien plus, dans la mesure où les textes fondateurs eux-mêmes véhiculent des interprétations elles-mêmes finies de la Parole qu'elles transmettent, l'intelligence de la foi est affectée d'un caractère "historique" insurmontable. Pour chaque croyant, l'appartenance à une communauté d'écoute et d'interprétation reste un hasard transformé en destin, à travers un choix raisonné, poursuivi tout au long d'une vie.

(359 words)

Paul Ricœur, Préface à *Foi et philosophie, problèmes du langage religieux*, 1990.

---

[1] à triple titre = in three ways

[2] communauté confessante = community of faith / of believers

HARVARD UNIVERSITY
THE DIVINITY SCHOOL

French Qualifying Exam, January 2014

Translate the following passage[1] by French philosopher Paul Ricœur where the author reflects on "the paradox of religion". You have one hour and may use one dictionary. Please write double-spaced and return the original text with your exam.

Toute religion « prétend » donner une réponse humaine à une interpellation venue de plus haut que l'humain, de ce que j'appelle, faute de mieux, le « fondamental ». Débordée en quelque sorte par en haut, elle tente de compenser cet excès par un geste de clôture, sur les côtés, latéralement, horizontalement si l'on peut dire. Il s'agit de contenir, dans les deux sens du mot, ce qui excède tout contenant – la clôture latérale compensant l'ouverture verticale. L'*ecclesia* chrétienne obéit, comme d'autres obédiences confessionnelles, à ce processus de fermeture horizontale. Je rattache ce phénomène à la condition de finitude, qui fait que l'homme capable, à qui est destinée la religion, impose sa capacité limitée à l'illimité qui le visite.

[…] Cette énigme centrale du religieux[2] fait que celui-ci n'existe nulle part sous forme universelle. Pour éclairer un peu ce « paradoxe du religieux », je ferai la comparaison avec ce qui se passe dans le langage.

Appartenir à une tradition religieuse, c'est appartenir à une langue et c'est admettre à la fois que cette langue, c'est ma langue et que je n'ai d'abord pas d'autre accès au langage que cette langue. Si je ne connais pas d'autres langues, mon langage est la limite du monde, mais aussi mon religieux est la limite du religieux. C'est alors un fait, dirais-je, de grande culture religieuse et de grande modestie religieuse de comprendre que mon accès au religieux, si fondamental soit-il, est un accès partiel, et que d'autres, par d'autres voies, ont accès à ce fond[3]. Je propose une comparaison que je fais souvent : je suis à la surface d'une sphère fragmentée entre des lieux religieux différents. Si j'essaie de courir à la surface de la sphère, d'être éclectique, je ne trouverai jamais l'universel religieux parce que je ferai du syncrétisme. Mais si je m'approfondis assez dans ma tradition, je dépasserai les limites de ma langue. Pour aller vers ce que j'appellerai le « fondamental » – que d'autres rejoignent par d'autres voies –, je raccourcis la distance aux autres dans la dimension de la profondeur. À la surface, la distance est immense, mais si je m'approfondis, je me rapproche de l'autre qui fait le même chemin.

(364 words)

---

[1] adapted from Paul Ricœur & Jean-Pierre Changeux, *Ce qui nous fait penser. La Nature et la Règle*, Editions Odile Jacob, 1998, pp. 299-302.

[2] In this context **le religieux** does not mean "the religious person" or "the clergyman", but "the religious domain" or "the religious impulse", and can be translated as "religion".

[3] **fond** (as in **fondamental**) = core, depth

HARVARD UNIVERSITY
THE DIVINITY SCHOOL

French Qualifying Exam, September 2013

Translate the following passage by French social anthropologist – and leading exponent of structuralism – Claude Levi-Strauss, where the author reflects on cultural relativism (in *Race et Histoire*, 1961). Ignore the square brackets [...], which indicate cuts in the text. You may use one dictionary.

L'attitude la plus ancienne, et qui [...] tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion, en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères.

[...] Cette attitude de pensée, au nom de laquelle on rejette les « sauvages » (ou tous ceux qu'on choisit de considérer comme tels) hors de l'humanité, est justement l'attitude la plus marquante et la plus distinctive de ces sauvages mêmes. On sait, en effet, que la notion d'humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort[1] tardive. [...] Mais, pour de vastes fractions de l'espèce humaine et pendant des dizaines de millénaires, cette notion paraît être totalement absente. L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie les « hommes » [...], impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus — ou même de la nature — humaines [...]. Dans les Grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes possédaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des blancs prisonniers afin de vérifier [...] si leur cadavre était, ou non, sujet à la putréfaction.

Cette anecdote à la fois baroque et tragique illustre bien le paradoxe du relativisme culturel [...] : c'est dans la mesure même où l'on prétend établir une discrimination entre les cultures et les coutumes que l'on s'identifie le plus complètement avec celles qu'on essaye de nier. En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie.

(369 words)

---

[1] fort (adv.) = very

HARVARD UNIVERSITY
THE DIVINITY SCHOOL

French Qualifying Exam (make-up), September 2013

Translate the following passage by French rabbi-philosopher Marc-Alain Ouaknin, where the author reflects on the second commandment (in *Les Dix Commandements*,1999). Ignore the square brackets [...], which indicate cuts in the text. You may use one dictionary.

Pour les chrétiens, Dieu se fait homme, le Verbe – la Parole – se fait chair : c'est une incarnation dans la chair. Pour les juifs, Dieu se fait texte. Il se manifeste dans un texte et ses limites. Un texte de la Kabbale dit : « Dieu et le texte de la Tora ne font qu'un. » La Tora n'est donc pas une information « sur » Dieu, elle ne fait pas que nous parler de Dieu : en elle, le divin se manifeste.

Mais en même temps, pour les maîtres de la tradition juive, il est impossible de recevoir le texte tel quel [...], de faire croire qu'on possède l'infini et qu'on le maîtrise. Si l'injonction « Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi » est comprise ainsi, comme une possession, on est dans l'idolâtrie. La responsabilité des hommes, c'est de rendre à l'Infini son statut d'Infini, en refusant de le recevoir tel qu'il est, figé dans son texte définitivement.

[...] L'injonction de se livrer à l'étude permet à l'Infini de garder son statut d'Infini alors qu'il s'est incarné dans un texte humain, qui est limité, « fini » par définition. Si, pour les chrétiens, l'incarnation reste enfermée, rivée sur la figure du Christ [...], c'est pour le judaïsme une forme éminente d'idolâtrie. Mais si le Christ renvoie, comme un « tremplin », pour ainsi dire, à l'Infini, les chrétiens aussi échappent, ce faisant, à l'idolâtrie.

Qu'ils soient conscients de ce problème, on le voit à travers le livre du philosophe Jean-Luc Marion *L'Idole et la Distance*. Selon lui, l'idole attire et arrête le regard sur elle, tandis que l'icône s'offre certes au regard, mais le renvoie au-delà d'elle, comme un tremplin pour contempler l'Infini. Marion prône évidemment l' « icône » du Christ au regard des chrétiens. Par analogie, on peut dire que nous aussi pouvons risquer de figer le texte comme un dogme, comme une image qui fascine le regard...

[...] Qu'est-ce que la Kabbale pour le judaïsme ? C'est un langage de mouvement pour un homme en mouvement. C'est ainsi qu'il faut comprendre le deuxième commandement : « Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi ». L' « autre Dieu », ce serait l'idole sur laquelle le regard s'arrête, [...] le texte qu'on se garde[1] d'interpréter.

[370 words]

[1] se garder de = to refrain from

HARVARD UNIVERSITY
THE DIVINITY SCHOOL

French Qualifying Exam, May 2013

Translate the following passage from *Cet Incroyable besoin de croire* by French philosopher and psychoanalyst Julia Kristeva, where the author reflects on the meaning of suffering in Christianity and psychoanalysis. You should also translate the opening question in italics. You may use one dictionary.

Dans le christianisme et la psychanalyse, la souffrance n'a pas le même sens. Quels sont selon vous les divergences et les points de rapprochement ?

J.K. : La polysémie du terme « souffrance » entraîne d'inévitables recoupements entre les significations que lui donnent la psychanalyse et le christianisme. Les différences entre les deux approches sont cependant considérables [...]. Pour la psychanalyse, la souffrance psychique, loin d'être une valeur, résulte du refoulement, de la résistance au plaisir, du désir de « ne pas vouloir savoir ». Tandis que le christianisme commence par valoriser la douleur, comme une voie obligée vers l'amour du Père ; non sans l'épuiser cependant dans la représentation de la joie, par la sublimation (musique, peinture, littérature) ; et tout en la « sexualisant », plus ou moins inconsciemment, par ce qu'on appellera plus tard le « sadomasochisme » de la mortification ou de la pénitence.

Deux points communs pourtant : la reconnaissance de la souffrance comme partie intégrante de l'être parlant, et la valorisation du langage comme voie royale de sa traversée, de son soulagement [...]. Le concile de Trente[1] et l'art baroque à sa suite ont optimalisé cette tendance inhérente au christianisme depuis ses débuts, et qui va révolutionner les temps modernes : le catholicisme tridentin[2] a définitivement extrait la souffrance de sa place victimaire; il a allégé sa plainte par l'harmonie de l'œuvre d'art ; il l'a transformée en jouissance. La souffrance pas plus que la jouissance ne peuvent se dire directement et totalement, dit en substance l'art post-tridentin ; elles ne peuvent s'exprimer que par transposition, déplacement, ellipse ou condensation, dans la chair des mots, des sons, des images. Jusqu'à rire de la souffrance en soi, jusqu'à la désacraliser par le geste même de la représentation, qui la reconnaît et l'apprivoise.

Telle sera la marque distinctive de la culture européenne, son contrepoids à la souffrance. Qui ne lui épargnera ni les horreurs des guerres, ni celles de la Shoah[3], mais qui culmine dans ce qu'on appelle aujourd'hui la « liberté d'expression », laquelle, avec les « droits de l'homme », demeure encore notre seule réponse aux explosions globalisées de la pulsion de mort.

(355 words)

---

[1] le Concile de Trente = the Council of Trent (16th century), one of the Catholic Church's most important councils, and the embodiment of the ideals of the Counter-Reformation
[2] tridentin = Tridentine (pertaining to the Council of Trent or its decrees)
[3] la Shoah = the Holocaust

HARVARD UNIVERSITY
THE DIVINITY SCHOOL

French Qualifying Exam, February 2013

Translate the following passage from *La Transparence et l'obstacle* by Jean Starobinski – one of Europe's foremost literary critics – where the author reflects on theodicy[1] in Rousseau's thought.
You may use one dictionary. Do not translate the footnotes.

Cassirer l'a bien montré[2] : les postulats de Rousseau permettent de résoudre le problème de la théodicée, sans imputer l'origine du mal ni à Dieu ni à l'homme pécheur.

« Il [n'est] pas nécessaire de supposer l'homme méchant par sa nature, lorsqu'on [peut] marquer l'origine et le progrès de sa méchanceté. Ces réflexions me conduisirent à de nouvelles recherches sur l'esprit humain considéré dans son état civil ; et je trouvai qu'alors le développement des lumières et des vices se faisait toujours en même raison, non dans les individus, mais dans les peuples : distinction que j'ai toujours soigneusement faite, et qu'aucun de ceux qui m'ont attaqué n'a jamais pu concevoir. »[3]

Le mal se produit par l'histoire et la société, sans altérer l'essence de l'homme. La faute de la société n'est pas la faute de l'homme essentiel, mais celle de l'homme en relation… Le mal, dès lors, pourra se confondre avec la passion de l'homme pour ce qui lui est extérieur, pour le dehors, le prestige, le paraître, la possession des biens matériels. Le mal est extérieur et il est la passion de l'extérieur : si l'homme se livre tout entier à la séduction des biens étrangers, il sera tout entier soumis à l'empire du mal. Mais rentrer en soi sera pour lui, en tout temps, la ressource du salut.

Rousseau ne se contente donc pas de réprouver l'extériorité, comme presque tous les moralistes l'avaient fait avant lui : il l'incrimine dans la définition même du mal. Cette condamnation n'est que la contrepartie d'une disculpation qui prétend sauver – une fois pour toutes – l'essence intérieure de l'homme. Rejeté à la périphérie de l'être, rejeté dans le monde de la relation, le mal n'aura pas le même statut ontologique que la "bonté naturelle" de l'homme. Le mal est voile et voilement, il est masque … et il n'existerait pas si l'homme n'avait [pas] la dangereuse liberté de nier, par l'artifice, le donné naturel. C'est entre les *mains* de l'homme, et non dans son *coeur*, que tout dégénère. Ses mains travaillent, changent la nature, font l'histoire, aménagent le monde extérieur, et produisent à la longue[4] la dissemblance entre les époques, la lutte entre les peuples, l'inégalité entre les "particuliers".

(364 words)

---

[1] Theodicy (French: *théodicée*), in its Christian form, asks how we can reconcile God's omniscience, omnipotence, and omni-goodness with the prevalence of suffering and evil in our world.

[2] Ernst Cassirer, *Das Problem Jean-Jacques Rousseau*, Arch. für Geschichte der Philosophie, 1932.

[3] Jean-Jacques Rousseau, *Lettre à Christophe de Beaumont*, O.C., II, 775.

[4] à la longue = in the long run